





*Les Nouvelles Métropoles du désir*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Anthropologie*  
*Si l'enfant ne réagit pas*  
*Contre Télérama*  
*Que du bonheur*  
*La Crise commence où finit le langage*  
*Somaland*  
*Les Mots sans les choses*

ÉRIC CHAUVIER

*Les Nouvelles Métropoles du désir*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2016

L'auteur remercie la Villa Yourcenar et la Région Aquitaine.  
Photographie de couverture : Astrid Kruse Jensen, *Bus Stop*,  
*Imaginary Realities*, 2000. C-print.  
© Éditions Allia, Paris, 2016.

*Plus les femmes sont sexy et plus je me sens con.*

DIABOLOGUM





AU tout début, je ne pressens que des sensations confuses, un peu embarrassantes, presque satisfaisantes. Je déteste la marche lente, non que je déteste marcher lentement, simplement, je ne supporte pas que cette idée, élaborée par les concepteurs de la ville dévolue à la consommation, au divertissement et au tourisme, contrôle mon comportement. J'ai l'impression que plus je vais marcher avec lenteur et plus je vais perdre ce qui constitue ma personnalité – quelques détails irréductibles qui m'identifient et me font paraître différent, irrégulier, singulier. Outre l'obligation de prendre son temps, cette idée répond à quelques prérogatives ambiguës : redécouvrir la ville dans un temps idéal – apaisé, presque contemplatif – et, en même temps, favoriser la consommation. Dans cette rue marchande, plutôt huppée, mes contemporains obéissent aux consignes : ils marchent de façon lente, mais sans s'en rendre compte – comme moi, au demeurant, qui fait ce constat critique de façon rétrospective suite à l'irruption de la violence. Pour l'heure, des dispositifs savamment organisés cherchent à influencer sur votre comportement : visuels (des stimuli produits

à intervalles réguliers), sonores (une musique lounge), olfactifs (effluves de parfums de luxe, de café noir, d'odeurs de propreté). Vous vous laissez envahir et, de façon naturelle, ralentissez votre pas. Vos muscles se relâchent, votre esprit se détend, vos yeux clignent moins vite; dans un mouvement inverse d'accélération, vos doigts d'homme caressent le fond de vos poches, vos doigts de femme, le creux de vos mains, marques discrètes de notre désir de marchandises.

Je ne fais pas exception à la règle. Je marche d'un pas lent, logiquement. Mes doigts caressent le fond de ma poche. Cette posture de relâchement me fait apprécier de façon presque neutre – plaisir fade, désir immobile – l'atmosphère de la rue, me rend aussi particulièrement attentif à tout ce qui échappe à cet alanguissement. Ainsi fait, je les vois arriver de loin. Dans le flot des passants, elles détonnent de manière tout à fait remarquable. Elles sont trois, âgées de quinze ou seize ans peut-être, l'air immédiatement menaçant, prêtes à tout ou jouant à l'être. Elles marchent en zigzaguant, de façon saccadée, s'esclaffent à intervalle régulier en dévisageant les passants, cherchent visiblement à alpaguer leur regard. Elles proviennent des confins délabrés de la ville; tout, dans leur apparence, en atteste: les

mêmes silhouettes stéréotypées, les mêmes joggings baggy, les mêmes tennis montantes et brillantes, les mêmes blousons à capuche, le tout griffé des habituelles marques qui équiper les clubs de football les plus renommés et les banlieues les plus sensibles. Dans cette rue, elles semblent dans leur élément, promptes à casser l'ambiance. Leurs façons de parler – vociférations, hurlements, menaces – attirent l'attention des passants qui, surpris dans leur lenteur, puis troublés et apeurés, n'osent pas se retourner. J'entends les mots "bâtard" et "race", dont elles ponctuent leurs phrases courtes prononcées sur le ton de l'insulte. Elles me fixent, bien sûr. Je croise brièvement leur regard déchiré, leurs pupilles dilatées. Je leur souris faiblement, puis je détourne les yeux.

Lui, me suit. C'est en me retournant vers les trois adolescentes qui, maintenant, ne me voient plus, que je l'aperçois : barbe fournie et entretenue, coiffure idoine, composée d'une vague de cheveux gominés, impeccablement peignés, surplombant des tempes et une nuque rasée, chemise de bûcheron, jean slim noir, chaussures "Richelieu", bijoux et fausses lunettes de vue à grosse monture – c'est ce dont je vais me rendre compte quelques instants plus tard en les lui tendant, brisées en plusieurs morceaux.

Elles, elles l'ont tout de suite repéré, mais pas comme si elles le cherchaient en personne, plutôt comme si elles traquaient un prototype d'humain et – ce que je ne tarde pas à comprendre : un humain sur lequel se venger. Et c'est lui qui se présente, lui qui fera l'affaire, lui dont l'apparence fashion vaguement efféminée a de quoi déplaire au plus haut point à ces trois jeunes filles. La suite le confirme. L'une des trois, qui porte un tee-shirt à l'effigie d'Al Pacino dans *Scarface*, s'avance vers lui, l'air provocant :

“OOOHHH MEUHHSIEUHHHH!”

Cette voix est cassée, éraillée, martiale et, plus que tout, elle semble venir de très loin – loin de la ville ou de l'idée que je me fais de la ville.

Lui, il la regarde, surpris, un peu hautain, ce qui excite aussitôt Miss Scarface qui n'en demandait pas tant. Elle éclate littéralement, les traits révulsés ; les images qui me viennent sont celles d'une grenade dégoupillée, d'un jeu vidéo de combat, d'une rafale de mitrailleuse :

– Qu'est-ce t'as ? Qu'est-ce t'as ? Qu'est-ce t'as ? Tu veux qu'j'te fume ? Tu veux qu'j'te fume ?

– Bon maintenant ça va, laissez-moi, proteste le hipster en essayant de contourner les deux autres qui se dirigent vers lui.

Le voilà désemparé face à cette très jeune fille qui emploie le verbe “fumer”, lequel, habituellement associé à la virilité et à la bagarre de rue, doit lui paraître parfaitement décalé – quoi de plus menaçant, dans l’instant, que cette conjugaison du verbe fumer? Les deux autres adolescentes s’approchent d’eux en riant, un rire d’où s’exhalent du mépris mal assuré, de la haine mal digérée, de la jeunesse torpillée :

– Ouais, fume-le! Fume-le! Fume-le!

– Laissez-moi passer!

Il parle comme s’il s’attendait à ce que, d’office, ces trois-là respectent ses droits, comme s’il existait une procédure légale l’autorisant à imaginer une zone de sécurité ou – pourquoi pas? – de bienséance. Mais elles lui rappellent brutalement qu’elles viennent justement de créer, au cœur de l’ambiance urbaine, un interstice de non-droit, un zonage flottant et reproductible, où l’angoisse est la norme.

– Qu’est-ce t’as toi? OHHHH MEUHH-SIEUHHH! Oh enculé d’ta mère! fait l’une des deux autres en prenant l’air de celle qui est prête à exploser.

– Laissez-moi...

Il vient de comprendre qu’un réel danger existe, strictement délimité par la force de frappe des filles et par l’inertie prévisible des passants. Et lui se trouve au beau milieu de cette

arène insoupçonnable l'instant d'avant. Sa voix tremble, ce qui semble constituer un signal pour Miss Scarface – il est mûr. Elle le pousse alors des deux poings puis tout va très vite. Il s'affale sur l'asphalte ; une tennis montante noire à paillettes argentées foule déjà ses lunettes aux verres neutres tombées au sol. Le lynchage dure environ cinq secondes durant lesquelles leur rage continue de se vider – comme une rafale de kalachnikov, ai-je envie de dire, mais surtout, en suggérant encore des scènes dont les mots-clés seraient “violence”, “brutalité”, “bestialité” “barbarie”. Une pluie – c'est l'image qui me vient – de coups de pied s'abat sur lui : sur son ventre, sur son dos, sur ses jambes. À aucun moment, comme pour valider leur acte, elles ne cessent de traiter le jeune homme de “bâtard”, d’“enculé” et de “fils de pute”. Recroquevillé en position fœtale, le voilà qui geint et supplie. Ses cris déchirent l'entame de la nuit urbaine – programmée pour la marche lente, la douceur de vivre et de consommer. Déjà, un attroupe-ment de badauds se forme. En chœur, les trois adolescentes hurlent des paroles que, sur le coup, je ne saisis pas – mais qui, cependant, me disent quelque chose :

... Biatch, viens pas tester la Ouest Side !

J'hésite une demi-seconde puis je cours avec l'intention vague de porter secours à la victime

– vague parce je ne sais pas comment je vais agir face à ces furies. Mais lorsque j’arrive, elles disparaissent dans l’ombre des platanes de la place de l’Alligator (je l’ai toujours appelée ainsi). J’entends leurs cris aigus, entrevois des fragments de silhouettes aussitôt avalées par l’obscurité.

– Non, laissez-moi !

Il ne s’adresse pas aux adolescentes – déjà loin à cet instant – mais aux passants – les marcheurs lents, visiblement traumatisés. Il pleure comme un enfant tout en cherchant à rassurer ceux qui veulent l’aider. Il répète de façon compulsive les mêmes mots :

– Non ça va, laissez-moi...

Dans son regard, passent le désespoir, l’incompréhension et – peut-être – la révolte. Ce qui vient de se produire n’aurait jamais dû arriver : ce zonage de limbes, la possibilité de sa réalité, “l’arène”, comme ça, en pleine rue. L’air incrédule, démuni, enfantin et pathétique du hipster agressé indique la fin, déjà, de la résistance.

Il proteste encore :

– Non ça va, laissez-moi...

Je m’étais trompé ; sa révolte est encore là, mais elle n’est pas dirigée contre les trois adolescentes ; c’est la fatalité qu’il fustige : le fait